

Parmi les vieilles habitudes que ni le temps ni la civilisation n'ont pu anéantir dans nos campagnes, il en est une surtout que les jeunes filles réprouvent et qu'elles seraient heureuses de voir disparaître entièrement. Beaucoup d'entr'elles saluent avec crainte l'aurore du premier Mai et le coq de la ferme les trouve ce jour-là plus matinales que lui. C'est qu'elles ont hâte de faire disparaître de devant la porte de leur habitation, avant que le public malin puisse le découvrir, le signe emblématique que quelque galant ou quelque jaloux a pu venir y planter à la faveur des ombres de la nuit.

Est-ce un mai d'épines blanches que son regard découvre ; elle sourit, reconnaît la main qui l'a planté et regrette presque de l'enlever, parce qu'une jeune fille est souvent heureuse et fière de montrer à ses compagnes qu'elle a des adorateurs.

Mais, trouve-t-elle une branche d'épines noires ? Malédiction ! elle annonce des mœurs trop faciles. La jeune fille regarde, si elle n'a point été aperçue, et le feu à l'instant fait justice de cet affront.

Est-ce de l'aune ? c'est que la jeune personne dessèche sur pied sans trouver d'époux.

La houx annonce une méchante femme ; une tige de colza est l'emblème d'un cœur infidèle.

En un mot, chaque espèce de bois a sa signification ; mais peu font ressortir les qualités des jeunes personnes. Cette branche plantée le 1<sup>er</sup> mai n'est souvent qu'une satire que le dépit et la jalousie ont inspiré. Il en est même qui poussent la vengeance jusqu'à planter un mannequin qui présente sa face hideuse au regard de la jeune personne à son lever.

Voici, au sujet de la coutume dont nous parlons, un fait qui s'est passé à Mouveaux la semaine dernière :

Un jeune homme ayant demandé en mariage sa voisine, jeune personne dont chacun se plaît à louer la conduite, fut prié de cesser ses démarches, attendu qu'on n'avait pas l'intention d'y donner suite.

Furieux d'avoir été évincé, X... jura de se venger et se permit, à plusieurs reprises, d'adresser devant témoins, à la jeune fille, des reproches inconvenants.

Pour mettre le comble à son indigne conduite, il eut la malheureuse idée de planter, pendant la nuit du 1<sup>er</sup> mai, une énorme branche d'aune devant la maison dont l'entrée lui était interdite. Il avait à peine accompli cet acte de méchanceté, quand il se sentit fortement secouru par les bras nerveux d'un vigoureux gaillard qu'il n'attendait pas.

— Je serais fort curieux de savoir de quel droit vous vous permettez de planter dans mon terrain, lui dit le nouveau venu, qui portait l'uniforme militaire. Apprenez que si l'on a refusé de vous épouser, on ne manquera pas de parti pour cela. Il en est un que je connais et que je viens offrir à celle que vous avez insulté en mon absence.

Le prétendant malheureux, ne sachant que répondre, allait se sauver à toutes jambes, mais on exigea de lui qu'il fit des excuses et rendez-vous fut pris.

Au lever du soleil, il fut obligé d'aller faire amende honorable en présence du vainqueur de Sébastopol, qu'un congé venait de ramener dans ses foyers.

Le mariage se fera prochainement, et nous craignons fort que le malheureux X... ne soit pas invité à la noce.

#### ADMINISTRATION DES POSTES.

(Bureau de Roubaix.)

Changements survenus dans la levée des lettres pour les courriers désignés ci-dessous :  
Paris (1<sup>er</sup> envoi) 9 h. 15 m. du matin.  
Lille (1<sup>er</sup> envoi) 9 h. 15 m. du matin.  
Tourcoing (2<sup>e</sup> envoi) 9 h. 45 m. du matin.  
Belgique (2<sup>e</sup> envoi) 3 h. du soir.  
Tournay, Courtray & Gand, 8 h. du soir.

Dimanche dernier s'est passée au Mont-à-Leux une scène qui, malgré les exemples funestes fréquemment donnés, se répètent encore trop souvent.

Il s'agissait, entre deux individus, d'un assaut de glotonnerie. Il faut avouer, à notre honte, un fait : les animaux une fois repus, s'éloignent de la nourriture et la refusent même ; l'homme est le seul animal qui mange sans faim, qui boive sans soif.

Or, nos deux individus, attablés devant un jambon qui eût fait ressusciter Pantagruel et le bon Panurge, commencèrent leur steeple-chase gastronomique.

L'énorme morceau de lard diminuait à vue d'œil. Il avait été partagé en deux parties égales ; chaque champion devait dévorer la sienne ; — je dis dévorer, parce que ces deux... (qu'on nous permette de dissimuler l'expression sous des points) à face humaine, ressemblaient en ce moment beaucoup plus aux bêtes de M. Charles, prenant leur repas du soir, qu'à des hommes.

La lutte continuait avec un avantage égal... chacun avait englouti sa portion, arrosée par cinq pots de bière pour chaque combattant.

Ce n'était pourtant qu'une escarmouche : le combat sérieux allait commencer. La véritable difficulté arrivait.

On apporta un grand panier plein d'œufs durs. Les champions en absorbèrent tout d'abord une assez grande quantité.

Comme pour les combats de pinsons, on mettait un cran pour chaque œuf avalé.

On buvait en proportion.

On put remarquer bientôt un ralentissement dans la disparition des œufs.

Mais il fallait vaincre ou mourir. J'allais employer un mot plus énergique et plus approprié à la circonstance.

L'un des deux était rouge comme une pivoine, ses yeux s'injectaient, sa respiration devenait pénible.

L'autre était violet et ne respirait que péniblement ; tous les symptômes de l'apoplexie se lisaient sur son visage contracté par la douleur.

Les muscles de la face étaient tendus à se rompre, une sueur abondante coulait sur leurs fronts... C'était ignoble à voir... Qui allait gagner... ?

Le monsieur qui n'était que rouge fit un effort. Ils étaient œuf à œuf... un de plus, et il gagnait ; mais cet un-là était plus difficile à avaler que les vingt-cinq autres. C'est justement la dernière goutte qui fait déborder le vase. Après bien des efforts, l'œuf fut mangé.

Le monsieur violet voulut en faire autant pour regagner le terrain perdu ; mais il ne put parvenir à finir le sien : il tomba dans une crise nerveuse atroce.

Le vainqueur tomba auprès du vaincu, dans un état aussi piteux et aussi alarmant.

Heureusement, de prompts secours purent éviter un malheur. — Ils sont aujourd'hui en bonne santé et un peu honteux de leur pari.

On défend les combats de coqs... et l'on a raison. On devrait bien défendre aussi les combats de gourmands. On ne comprend pas que des hommes puissent en arriver à une semblable dépravation.

On ne saurait trop flétrir de pareils actes. Pour toute la chronique locale, J. Reboix.

#### LA LUNE ROUSSE.

La lune rousse est en ce moment l'objet de toutes les appréhensions et de toutes les malédiction. Ce qui arrive cette année va confirmer la réputation qu'on lui a faite. Est-elle vraiment coupable ? Quand on raisonne, il paraît difficile d'admettre que la lune d'avril ait des influences plus funestes que toute autre lune, puisque au fond, c'est une seule et même lune qui brille.

On accuse la lune rousse de brûler les plantes lorsqu'elle brille la nuit : c'est qu'en effet, lorsqu'elle brille, le ciel est serein, un plus grand refroidissement s'opère par le rayonnement dans l'espace, il y a gelée, et comme, dans ce cas, le soleil paraît dès le matin, il y a transition subite du froid au chaud, les boutons de fleur, les parties délicates de la fleur, se trouvent désorganisées, et en un quart d'heure d'immenses désastres viennent accabler l'agriculture. Mais est-ce la faute de la lune ? Non. La lune est le témoin et le signe du mal, elle n'en est pas la cause.

Quant à ce qui se passe cette année, on doit s'affliger et craindre, mais il n'arrive que ce qui devait arriver : je me renferme ici dans l'ordre purement scientifique. Tout le monde a remarqué que le mois de mai présente habituellement une quinzaine de jours froids qui succèdent presque sans transition à des journées de grandes chaleurs. Plus ces chaleurs ont été vives, plus le froid est sensible, plus même il est vif.

On se rend compte de ce refroidissement par la fonte des neiges qui s'opère alors dans les contrées septentrionales. Cette fonte absorbe une grande quantité de calorique qui passe à l'état latent, pour employer le langage des physiciens, et est tout entier employé à rendre liquide ce qui est gelé. De là un énorme abaissement de température qui nous amène du nord la queue de l'hiver, quand il n'y a pas quelque compensation établie par des vents soufflant du midi.

Si le vent est du nord-est, comme il est alors très-sec, les nuits sont claires, les gelées sont beaucoup plus à craindre encore ; sinon les nuages qui couvrent le ciel au moment où le soleil se lève, empêchent heureusement une partie des désastres.

Cette année, nous avons eu des chaleurs tout à fait prématurées, et c'est à la fin d'avril que s'est montré le refroidissement, qui n'arrive ordinairement qu'en mai. Comme ces chaleurs ont été excessives pour la saison, elles ont rencontré des neiges et des glaces à fondre sur une plus grande superficie de terrain, elles ont tendu à opérer cette fusion plus promptement : ce qui explique l'abaissement excessif aussi de la température.

D'ailleurs, les nuits d'avril sont plus longues que celles de mai, le soleil n'a pas encore la force qu'il acquerra plus tard ; rien donc ne vient contrarier le refroidissement, et nous nous retrouvons dans un véritable hiver, qui inspirerait des craintes très-sérieuses si nous n'avions pas des nuits couvertes et si nous ne devions pas beaucoup espérer d'un mois de mai qui sera, sans doute, à l'abri d'un retour hivernal, et qui pourra, par une chaleur continue, réparer le mal fait en avril.

Mais, en tout cela, rien n'est à la charge de la lune rousse ; cette lune semble même jusqu'ici tenir à se justifier en restant cachée dans les nuages.

Maintenant, pourquoi avons-nous eu ces chaleurs prématurées ? Pourquoi le vent souffle-t-il exclusivement du nord ? Pourquoi aucun souffle méridional ne vient-il tempérer son ardeur ? Je répondrais bien avec nos savants que tout cela dépend d'un ensemble et d'un enchaînement de circonstances météorologiques que l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de

suivre dans les détails, quoique nous connaissions les causes générales ; je dirais bien aussi, ce qui m'éloignerait un peu des habitudes scientifiques de nos Académies, que les fautes des hommes, les défrichements irréfutables des forêts, etc., sont pour quelque chose dans ces perturbations des saisons ; mais cela demanderait des développements dans lesquels il est inutile d'entrer pour le moment, et pour lesquels je ne pourrais trouver assez de place dans un simple article de journal.

J. CHANTREL.

#### BLANCHIMENT AU DASH-WHEEL.

Par MM. S et A. WALLACE.

MM. Wallace se sont proposé, par la disposition que nous allons décrire, d'appliquer l'air, les gaz chauds ou la vapeur, aux différentes opérations nécessaires pour le blanchiment, le dégorgeage et le rinçage des tissus et autres matières, afin d'attirer ou de favoriser l'effet qu'on attend de ces opérations.

Dans l'une des modifications qu'ils proposent pour un travail pratique, l'air est introduit dans le dash-wheel ordinaire et tel qu'on l'emploie aujourd'hui dans différentes opérations manufacturières, pour aider à l'effet de cette machine dans le blanchiment et le rinçage des pièces.

Quand il est employé de cette manière, le dash-wheel est monté sur un arbre tubulaire qui communique avec un tuyau d'air chaud au moyen d'une boîte à étoupes. L'air chaud à la température requise est amené dans les divers compartiments de la roue par des trous percés dans cet arbre tubulaire ou sur des tuyaux de branchement plantés sur cet arbre et rampant dans les compartiments. La roue étant chargée avec les matières propres à blanchir, dégorger et rincer, on y fait arriver l'air chaud, qui, en se combinant avec ces matières, produit un effet plus énergique sur les tissus déposés dans la roue, et économise notablement les frais de l'opération, tout en abrégant la durée.

Quoique cette application de l'air chaud ou des gaz devienne tout particulièrement au travail du dash-wheel, dans l'usage ordinaire de cet appareil, on peut cependant lui fournir de l'air, des gaz chauds ou de la vapeur d'une manière différente, par exemple, au moyen de chambres, récipients, etc., de genres divers, qui produisent aussi l'effet dont il a été question. C'est ainsi qu'au lieu de fournir directement cet air chaud aux ingrédients qui doivent opérer le blanchiment et au tissu, on peut construire la roue avec une double enveloppe dans laquelle on fait circuler cet air. De même, on peut faire circuler de la vapeur d'eau dans cette double enveloppe et dans les plans diamétraux qui établissent les compartiments de la roue qui sont creux, pour qu'ils puissent servir de surfaces additionnelles de chauffage.

Voici, par exemple, un mode pratique de construction de ce genre de dash-wheel.

L'enveloppe extérieure de la roue consiste, dans ce cas, en feuilles minces de cuivre, et à l'intérieur de cette enveloppe il en existe une seconde, disposée pour laisser entre elle et la première un espace vide tout autour. L'intérieur de la roue est partagé comme à l'ordinaire en quatre compartiments par deux plans diamétraux qui se coupent à angle droit, et consistent chacun en deux doubles plaques en métal, laissant ainsi entre elles un espace vide. Ces plans se coupent au centre de la roue sur un cylindre mince en cuivre qui entoure à distance l'arbre sur lequel la roue est montée.

Cet arbre, qui roule sur deux paliers et est mis en mouvement à la manière ordinaire, est creux et relié par un bout et une boîte à étoupes

Dieu nous assiste, je pense que nous devons marcher sur Bruges les armes à la main.

— Nous vous suivrons, s'écria-t-on de toutes parts, et le courage rentra de nouveau dans le cœur des Gantois.

#### XVI.

Artevelde, occupé des préparatifs de l'expédition, ne restait que fort peu chez lui ; s'il rencontrait Alice, il lui témoignait de l'indifférence et d'une manière qui devait l'affliger. Ce ne fut qu'au moment du départ, lorsqu'elle se jeta à son cou en pleurant, qu'il se sentit quelque peu touché : — Adieu, Alice, lui dit-il avec émotion et il s'empressa de la quitter.

La petite armée se mit en route et arriva le troisième jour, vers midi, à une lieue de Bruges. C'était un jour de fête. Artevelde rangea ses troupes en bataille à peu de distance de la ville.

Le comte de Flandre voulut faire une sortie ; il fut renversé de cheval, ses gens se dispersèrent et lui-même n'échappa qu'à la faveur d'un déguisement.

Les Gantois victorieux et maîtres de Bruges dirigèrent des vivres sur Gand où la nouvelle de la victoire d'Artevelde s'était répandue avec la rapidité de l'éclair. La joie fut générale.

Artevelde fit, quelques jours après, son entrée solennelle à Gand. On avait préparé pour le recevoir tout ce que la faveur populaire peut imaginer de flateur, et on l'accueillit aux acclamations les plus bruyantes. Tout le clergé s'avança processionnellement à sa rencontre, les métiers, en habit de fête et bannières déployées, suivis des femmes et des enfants, s'élevaient en longues haies des deux côtés de la route de Bruges, et Gand avait l'air d'une ville dépeuplée.

#### XVII.

La prise de Bruges avait entièrement changé la position de Gand : toutes les villes qui, pendant que cette dernière cité voyait baisser tous les jours sa considération et sa puissance, avaient tenu le parti du comte, leur souverain, l'abandonnèrent après la bataille de Bruges. Ypres, Menin, Termonde, Alost, Hulst et d'autres encore chassèrent les garnisons du comte et s'allièrent avec Gand, qu'on put considérer de nouveau comme le point central de la puissance de la Flandre ; Lille, ou se trouvait le comte, et Audenarde, qu'occupait la noblesse flamande, étaient les seules villes demeurées fidèles à leur souverain et reconnaissant encore son autorité. Ainsi Philippe se voyait à la tête de toute la Flandre avec un pouvoir égal à celui qu'avait exercé son père, et son ambition trouvait assez d'aliment dans l'hommage de ces riches et puissantes cités.

Cependant un orage se formait dans le lointain : Charles V, roi de France, irrité contre le comte de Flandre, à raison de l'appui que celui-ci avait prêté, ostensiblement et en secret, aux Anglais dans leurs différentes guerres contre les Français, avait refusé de le secourir contre ses sujets rebelles. Mais, après la mort de ce monarque, survenue peu de temps avant la bataille de Bruges, les choses avaient totalement changé en France : les oncles du jeune roi, et surtout le duc de Bourgogne, gendre du comte de Flandre et héritier présomptif de ses États, gouvernaient le royaume ; les villes de Paris, Rouen et Orléans étaient en insurrection, Londres elle-même s'était soulevée, sous Wat Tyler contre l'autorité royale ; dans le Hainaut et dans le pays de Liège et même dans le Brabant, les

villes ne voulaient plus obéir, de sorte que les princes inquiets finirent par considérer l'affaire du comte de Flandre comme la leur propre. Le duc de Bourgogne surtout pressait le jeune roi, encore mineur, de marcher sur la Flandre à la tête d'une armée, lui-même convoqua la noblesse de ses États et leva des troupes pour voler au secours du comte Louis.

Artevelde, de son côté, ne restait pas inactif. Il fit d'abord reconnaître la domination de Gand aux villes encore incertaines, il informa ses alliés du danger qui menaçait leur cause commune, les engagea à armer promptement et envoya de nouveau une ambassade en Angleterre pour réclamer les secours promis ; il se disposa ensuite à attaquer Audenarde et à anéantir dans une bataille la noblesse de la Flandre, rassemblée dans cette place. Il lui semblait facile de se rendre maître de cette ville peu considérable, mais bien fortifiée. Personne ne doutait du succès, et le comte de Flandre lui-même engageait vivement sa noblesse à abandonner Audenarde à son malheureux sort. Mais elle refusa d'obéir et se prépara à une vigoureuse résistance ; et Artevelde, qui s'attendait à une défense énergique et désespérée, rassembla pour prendre cette ville, toutes les ressources dont il pouvait disposer.

Avant de partir pour le siège, il voulait parcourir la Flandre entière pour gagner et enflammer les esprits. Alice devait l'accompagner ; il espérait fasciner son cœur par l'éclat dont il s'entourait, et par les honneurs qui partaient leur seraient rendus ; mais elle refusait opiniâtrement de le suivre, parce que cet éclat n'avait aucun charme pour elle et qu'elle préférait une paisible retraite ; la magnificence princière qu'il déployait n'était qu'un fardeau pour elle.

Le jour du départ approchait ; la veille, Artevelde se rendit le soir chez Alice et lui dit :

— Alice ! je t'ai aimée comme il n'est donné qu'à peu de mortels d'aimer. Pour parvenir à la possession, je me suis arraché au calme dans lequel je vivais et Dieu me le pardonne ! — je ne t'ai obtenue qu'au prix de flots de sang et d'une existence déplorable.

Après avoir atteint mon but, je n'ai jamais pu me dire un seul instant : je suis payé de retour. Figure-toi quel martyre d'aimer et de savoir qu'on est haï ! — Imagine-toi ce tourment d'enfer et puis condamne-moi ! — Oublie donc le passé, Alice, pardonne-moi !

Elle se taisait et baissait les yeux ; ses joues étaient alternativement pâles et brûlantes, elle paraissait aussi en proie à la lutte de sentiments opposés.

— Je n'ai jamais supplié personne, poursuivait-il d'un ton sérieux et avec un grand calme, je n'ai jamais demandé pardon à personne qu'à toi. Reconnaiss dans ce sacrifice un témoignage de mon amour et ne reste pas muette quand le cœur de ton mari parle si haut.

Artevelde était devenu pensif, et Alice elle-même, gardant encore le silence, paraissait plongée dans ses réflexions ; cependant elle releva bientôt sa tête baissée : — Philippe, dit-elle, je promets de ne plus vous fatiguer désormais de ma tristesse ; permettez-moi seulement de me retirer dans ma chambre, quand le chagrin me subjuguera. Quand je paraîtrai en public, je ferai tous mes efforts pour y montrer un front serein. A l'avenir, vous serez content de moi !

#### XVIII.

Artevelde, de retour de son voyage triomphal